

Leonard Cohen, C.S. Richardson, Bill Gaston

Hélène Rioux

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2007). Compte rendu de [Leonard Cohen, C.S. Richardson, Bill Gaston]. *Lettres québécoises*, (128), 25–26.

☆☆☆☆

Leonard Cohen, *Livre du constant désir*
(traduit de l'anglais par Michel Garneau),
Montréal, l'Hexagone, 2007, 256 p., 27,95 \$.

Voix qui enchante

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais la voix de Leonard Cohen m'enchanté, et ce, depuis longtemps.

Depuis toujours, pourrait-on dire, car elle semble exister de toute éternité. Elle enchante, console, rassure et réconcilie. En vérité, elle accompagne. Berce, pose des questions, suggère des réponses. Le *Livre du constant désir* — en anglais, *Book of Longing* —, traduit par Michel Garneau, m'a fait presque le même effet. Pour tout dire, j'avais l'impression d'entendre la voix de Cohen, constante, oui, à l'arrière-plan. Grave, mélancolique — on connaît bien cette mélancolie —, ironique parfois.

Grave, c'est, par exemple, quand l'auteur constate :

*inquiét
bien sûr
vaincu
bien sûr
vieux
bien sûr
reconnaisant
bien sûr
depuis que
le paysage
s'est dissout.* (p. 208)

Car la vieillesse est un thème qui revient souvent. Sans amertume cependant. « Je suis vieux mais je n'ai pas de regret, dit-il encore. Même si je suis en colère et seul / et rempli de peur et de désir. » (p. 128) Pas de regrets, mais que de souvenirs. Les femmes aimées, les conversations, l'amitié, le vin, les cigarettes — il parle souvent de cigarettes. Il parle aussi de Dieu, qu'il écrit D- u, et de sexe, qu'il écrit s- -e. L'un et l'autre avec une pudeur touchante.

La voix devient mélancolique dans le poème « La télécommande » : « Je pense souvent à toi / quand je suis couché tout seul / dans ma chambre la bouche / ouverte et la télécommande égarée / quelque part dans le lit. » (p. 105) Et ironique dans « La question de Layton » : « Toujours après que je lui ai dit / ce que j'ai l'intention de faire ensuite / Layton s'enquiert solennellement : / Leonard es-tu certain / de prendre la mauvaise décision ? » (p. 95)

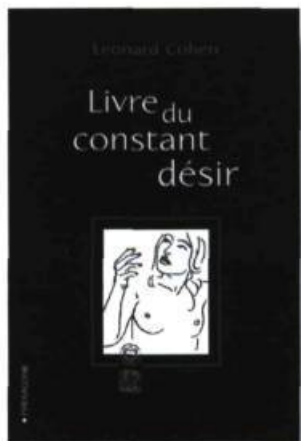
Tout le livre est comme ça, une voix qui chante et qui enchante. Recueil de poèmes écrits à différentes époques, de chansons, de pensées éparées, de réminiscences,



de textes en prose, le tout illustré de dessins à la plume de l'auteur — visages de femme et autoportraits sans complaisance —, le *Livre du constant désir* se lit comme une sorte de bilan. Ou comme une quête jamais terminée. À la fois plein d'angoisse et de sérénité. On peut l'ouvrir à n'importe quelle page, savourer un passage, fermer les yeux. La voix s'attardera dans notre tête. « Tu peux recommencer à fumer, / et ce qui est nommé "ta vie" / et ce qui est nommé "ta mort" / tu peux les regarder » (p. 202).

Dans un feuillet qui accompagne la traduction, Michel Garneau nous confie avoir abordé ce travail avec appréhension. « Traduire, c'est difficile, dit-il. On ne se lève pas en disant / *bé que ça me tente de traduire.* » « J'ai fait de mon mieux, conclut-il plus loin. J'ai traduit Leonard / parce qu'il me l'a demandé / c'est un honneur / ce fut un plaisir. »

Un plaisir authentique pour le lecteur aussi. On le reçoit comme un cadeau. On a envie de dire merci.



☆☆☆☆

CS Richardson, *La fin de l'alphabet*
(traduit de l'anglais par Sophie Voillot),
Québec, Alto, 2007, 150 p., 19,95 \$.

Voix grave et légère

La mort est un sujet grave. Est-ce alors possible d'en parler légèrement ?

CS Richardson y est presque parvenu. Non pas que son roman, *La fin de l'alphabet*, soit léger. Loin de là. Mais le ton évoque malgré tout quelque chose de la légèreté — tendresse, fantaisie, une touche de désinvolture.

Voyons de quoi il retourne. Quand le livre commence, Ambroise Zéphyr, un homme sans rien de vraiment particulier, vient d'apprendre qu'il est atteint d'une maladie incurable — jamais nommée, mais c'est sans importance — et qu'il n'a plus que trente jours à vivre. Guère réjouissant comme perspective. Surtout que cet



CS RICHARDSON

Ambroise se révèle d'entrée de jeu un personnage plutôt sympathique, menant « avec sa femme, dans une maison victorienne bourrée de livres, une vie calme, satisfaite et pratiquement dépourvue d'extravagances ». (p. 17) « Quand quelqu'un entrain dans la pièce, il se levait. Il marchait du bon côté du trottoir. Il ouvrait toujours la porte pour sa femme d'abord. » (p. 18) Il adore sa femme, fait bien son travail de rédacteur, est apprécié de ses collègues. Un bon gars, quoi ! Mais voilà, la mort prend les bons autant que les méchants.

Il ne lui reste donc plus qu'un petit mois. Et tant de choses à faire, tant de désirs à réaliser.

Il ne veut plus perdre un seul instant. Il entraîne alors sa femme Zip, plus exactement Zappora Ashkenazi — comme son envers, son reflet dans le miroir —, dans un voyage fou, suivant les lettres de l'alphabet, A pour Amsterdam où il veut voir un tableau, B pour Berlin la barbare, C pour Chartres et sa cathédrale, et d'autres lieux encore, Florence, Haïfa, Istanbul, en train, en avion, en autocar. À bout de souffle jusqu'à la lettre Z. Se rendront-ils au bout de l'alphabet? Les lettres seront-elles toujours des lieux? Sinon, elles seront peut-être « T comme terreur. D comme désespoir. » (p. 69)



« Pourquoi moi? » se demande Ambroise. Vers le milieu du livre, l'histoire d'un chameau est racontée, proposant un genre de réponse à la question qui n'en a jamais eue. Ce chameau avait vu le jour dans le Sinaï, avait plus tard voyagé d'Alexandrie à Tripoli, puis travaillé sur le circuit lucratif d'Assouan, avait pris sa retraite à trente ans, et terminé paisiblement à quarante ans ses jours de chameau, emportant l'image des jeunes chamelles du marché de Birqash. « Étripé puis dépouillé, il nourrit pendant sept jours son maître et sa famille, ses cousins, ses voisins. Sa peau est vendue un bon prix au bazar... » Dans une autre vie, ce chameau avait été un homme, comme Ambroise deviendra chameau dans une incarnation future. « Tu veux savoir pourquoi? Il n'y a pas de pourquoi, m'sieur Zéphyr. Ce n'est qu'une histoire. La vie continue. La mort continue. » (p. 97)

Un livre sur la mort, oui, mais plus encore sur l'amour et sur la beauté du monde. Sensible, poétique, intelligent. Un premier roman on ne peut plus prometteur.

Sophie Voillot, qui a remporté le prix de traduction du Gouverneur général en 2006 pour *Un jardin de papier*, nous livre encore une fois une traduction impeccable.

☆☆☆

Bill Gaston, *Mont Désirs*
(traduit de l'anglais par Yvan Steenhout),
Lachine, La Pleine lune, 2007, 256 p., 25,95 \$.

Voix rugueuse

Bill Gaston nous décrit un monde à la dérive.

Une femme paumée déboule dans un terrain de camping; un jeune héroïnomane se réfugie chez son oncle pour entreprendre une cure de désintoxication; un ex-enrôlé volontaire au Viêt-nam, réduit à l'état de légume, est soigné par des infirmiers asiatiques; un mythomane se prend pour le fils de Malcolm Lowry; un dégustateur de bière et de vin se meurt d'une cirrhose; un type que sa blonde vient de quitter se soûle et roule la nuit en état d'ébriété;

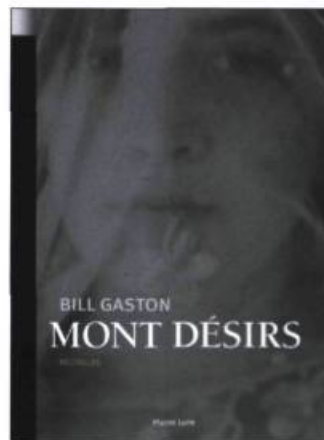


BILL GASTON

D'une voix rugueuse, sans trémos ni roucoulements, Bill Gaston nous décrit un monde à la dérive. Il en est l'observateur impitoyable. On croirait voir un chirurgien, armé d'un scalpel, en train d'ouvrir ses patients sur la table d'opération, de chercher le bobo. Ou de se préparer à faire leur autopsie. Les personnages, ni sympathiques ni antipathiques, sont souvent assez minables, terriblement « humains » et vulnérables. Encore vivants certes, mais, entre les mains d'un tel praticien, leurs chances sont minces.

Rappelons que, avec ce recueil de nouvelles, Bill Gaston a été finaliste au prix Giller en 2002.

une femme téléphone en vain à son mari à l'autre bout du pays, puis cède sans passion à un homme qu'elle n'aime pas. C'est à peu près l'univers décrit dans les nouvelles de Bill Gaston, recueillies sous le titre de *Mont Désirs*. Assez proche de celui du *Cameraman*, roman du même auteur paru l'an dernier aux Éditions de la Pleine lune. Beaucoup d'alcool, d'errances et d'amours sans espoir. Uniformité dans la grisaille.



La lecture en cadeau™ – 9^e édition

ACHETEZ UN PREMIER LIVRE NEUF POUR UN ENFANT PAUVRE

Embrassez notre cause

Faites un don!

Fondation pour l'alphabétisation

www.fqa.qc.ca
1 800 361-9142